

Livres

Numéro 778, mai-juin 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

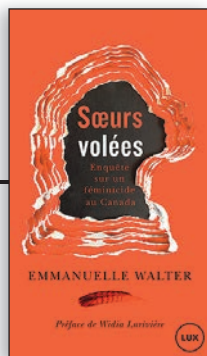
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2015). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (778), 43–46.

**AUTOCHTONES
ASSASSINÉES**

Emmanuelle Walter
SŒURS VOLÉES
Montréal, Lux Éditeur,
2014, 219 p.



« Je deviens victime de ta cécité./ Soumise à ton unilatérale/ inattention,/ parce que tu as le privilège/ de la vision sélective » (p. 212). Cet extrait d'un poème d'Helen Knott, publié dans cet ouvrage et écrit pour rendre hommage aux femmes disparues ou assassinées, illustre bien le sentiment d'invisibilité des femmes autochtones au Canada, alors que plusieurs d'entre elles meurent ou disparaissent et que chacune espère ne pas subir le même sort.

Sœurs volées donne chair aux statistiques sur les femmes autochtones disparues ou assassinées depuis 30 ans au Canada. En racontant l'histoire de Maisy Odjick et Shannon Alexander, toutes deux disparues le 6 septembre 2008, la journaliste Emmanuelle Walter nous permet de saisir toutes les dimensions de la situation. Découvrir les aspirations et les rêves de ces deux jeunes filles ainsi que le désarroi de leurs proches contribue à briser l'anonymat de ces crimes. Ces deux adolescentes anishnabes, l'une de Kitigan Zibi et l'autre du village voisin, Maniwaki, font partie des 1181 femmes autochtones assassinées ou disparues depuis 1980, selon le plus récent recensement publié par la GRC en 2014. Ces disparitions ont lieu bon an, mal an, sans couverture médiatique et dans l'indifférence quasi générale – alors que « proportionnellement, 1181 femmes autochtones représentent environ 30 000 femmes canadiennes » (p. 11).

Pourtant, cela fait de nombreuses années que les familles et les proches de ces femmes autochtones demandent justice. Depuis 2006, les familles de ces sœurs en esprit se rassemblent le 4 octobre pour commémorer la mort de Gladys Tolley, renversée par une voiture de la Sureté du Québec. Une autre commémoration se déroule le 14 février, initiée en 1991 par des

femmes autochtones de Vancouver. Des marches sont aussi organisées dans plusieurs villes du Canada pour demander qu'une enquête publique soit menée sur les causes de cette violence vécue par les femmes autochtones.

Ces manifestations sont des moments pour rencontrer les proches de ces femmes et échanger avec eux. De rares occasions qui leur permettent d'exprimer leurs doléances et de partager leur chagrin. Dans *Sœurs volées*, l'auteure donne la parole aux proches : à la mère de Maisy qui refuse de baisser les bras, aux deux pères en colère, aux grands-mères, aux frères et sœurs, aux amis qui, tous, souffrent de la disparition des jeunes filles, de ces sœurs qui leur ont été volées.

Récemment, l'Organisation des États américains (OÉA) a ajouté sa voix à plusieurs autres organisations internationales pour réclamer une commission d'enquête nationale sur la question. Cette commission devra avoir un mandat qui permette aux familles des victimes et à leurs communautés de témoigner de la perte d'un être cher, de la discrimination dont elles sont victimes de la part des forces de l'ordre et des problèmes sociaux qui les affligent. Le gouvernement fédéral refuse la tenue d'une telle enquête. Il a plutôt opté pour la création d'une table ronde nationale sans consulter les familles des disparues et les groupes de femmes autochtones, question, sans doute, de gagner du temps.

Ce livre rend compte de l'indifférence et de l'impunité face à cette violence et, surtout, du chagrin de ces familles. Espérons qu'il secouera l'apathie générale et contribuera à forcer les gouvernements à rompre avec les politiques d'assimilation, dont la violence vécue par les femmes autochtones est une des plus funestes conséquences.

LOUISE DIONNE

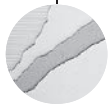
**DANSER AVEC UNE JAMBE
BLESSÉE**

Gregory Baum
VÉRITÉ ET PERTINENCE
Montréal, Fides, 2014, 332 p.

Les fidèles lecteurs de *Relations* connaissent probablement Gregory Baum, puisqu'il y écrit régulièrement depuis 1986, date à laquelle il s'est joint au comité de rédaction de la revue. Arrivé de Toronto, où il avait enseigné la théologie à l'Université de St. Michael's College durant 26 ans, il commençait sa nouvelle carrière à l'Université McGill. Depuis – il a maintenant 92 ans –, il n'a de cesse de contribuer aux débats de société et à la promotion de l'égalité et de la justice sociales au Québec.

Son livre *Vérité et pertinence* en témoigne. D'abord publié en anglais (McGill-Queen's University Press), il visait à combler un vide chez le lectorat anglophone, privé de connaître la pensée des principaux théologiens québécois francophones, faute de traductions. Mais ce regard sur une théologie catholique au Québec depuis la Révolution tranquille, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, reste tout aussi pertinent pour le lectorat francophone. Il l'est d'abord par sa contribution historique qui fait ressortir le tournant théologique québécois des années 1960, accompagnant « les efforts de la jeune nation québécoise en quête d'un discours adapté à ses aspirations collectives qui, jusque-là, étaient pratiquement enterrées » (p. 25) sous la chape de plomb d'une Église hyper-conservatrice. Il l'est aussi parce qu'il recense de manière remarquable la diversité des pensées et courants théologiques qui ont posé un regard critique sur l'Église et la société jusqu'à tout récemment – établissant un lien étroit, encore trop méconnu, entre la foi et la justice et rendant ainsi témoignage à un Dieu présent dans l'histoire humaine. Ces pensées se déploient en





plongeant leurs racines dans les conditions de vie des gens, dans leurs luttes collectives, élargissant ainsi leurs horizons de sens, comme y invitait Vatican II. Elles s'efforcent de rendre actuel et intelligible l'Évangile comme «bonne nouvelle», ici et maintenant, attestant sa pertinence dans les grands défis culturels, politiques et économiques auxquels la société doit faire face.

C'est ainsi que l'auteur scrute l'apport original d'une trentaine de théologiens, hommes et femmes. Outre Fernand Dumont et Jacques Grand'-Maison, qui ont chacun droit à un chapitre complet, notons André Myre, Olivette Genest, Anne Fortin, Rémi Parent, Michel Beaudin, Guy Côté, André Beauchamp, Lise Baroni, Yvonne Bergeron, Guy Paiement, Élisabeth Lacelle et Raymond Lemieux, pour ne nommer que ceux-là. Gregory Baum analyse également des documents significatifs d'évêques et des rapports de commissions ecclésiales à portée sociale, comme le rapport Dumont (1971) et le rapport Laroche (1992). Par cela, il corrige à sa manière l'absence regrettable de traces, dans l'imaginaire collectif québécois, de l'apport considérable du christianisme aux projets de société émancipateurs, conséquence du ressac qui devait inévitablement suivre la Révolution tranquille, mettant fin au joug clérical d'un catholicisme à ce point étouffant qu'il en était devenu tristement caricatural. Sur ce point, Baum offre des analyses qui éclairent bien les raisons de la sécularisation «accélérée» de la société québécoise, qui a peu d'équivalent dans le monde.

Tout au long du livre, mais particulièrement au dernier chapitre, Baum construit un dialogue amical avec ses consœurs et confrères théologiens, profitant de certaines questions abordées pour développer sa propre pensée –notamment sur le panthéisme (foi en une présence divine immanente à l'histoire et au cosmos)–, l'option pour les pauvres et la responsabilité collective dans l'oppression et l'humiliation des peuples autochtones à travers l'en-

treprise coloniale. À ce propos, il nous rappelle que, dans un monde pétri d'injustices dont nous sommes partie prenante, la foi véritable, comme la grâce, ne sont pas des formes de fuite ou des lunettes roses qui nous placeraient au-dessus du mal, dans une paix désincarnée. Elles ouvrent plutôt à la «nuit obscure», où la louange se mêle à la supplication, la consolation à l'inquiétude, la paix à la souffrance. Ces «blessures» poussent à marcher aux côtés des opprimés et à «danser avec une jambe blessée» (p. 181) en présence de Dieu.

JEAN-CLAUDE RAVET

L'IMPÉRATIVE UNITÉ AFRICAINE

Amzat Boukari-Yabara
AFRICA UNITE! UNE HISTOIRE DU PANAFRICANISME

Paris, La Découverte, 2014, 300 p.

Dans *Africa Unite!* – titre qui fait allusion à une chanson célèbre de Bob Marley appelant à l'union des peuples africains –, l'historien Amzat Boukari-Yabara tente de réconcilier les différentes identités culturelles qui marquent le continent africain. Il œuvre ce faisant à retracer les contours de ce qui pourrait constituer les bases d'un projet fédérateur d'émancipation politique, culturelle et sociale des peuples africains. Une unité qui, pour lui, s'avère impérative pour infléchir un ordre oppressif qui confine le continent à la tutelle et qui, de ce fait, hypothèque l'avenir des générations futures.

C'est cette perspective politique et normative qui caractérise à ses yeux les bases du panafricanisme. Le panafricanisme est donc ici autant un projet philosophique qu'un mouvement sociopolitique. Ainsi, est Africain – et ce, indépendamment de sa couleur de peau ou de son appartenance géographique – celui ou celle qui combat pour la dignité et la liberté des peuples africains. Cette conception élargie et panafricaniste de l'identité africaine



est tributaire d'un héritage historique dans lequel des hommes et des femmes issus des diasporas ont joué un rôle prépondérant. Le livre est très riche en la matière sur le plan historiographique.

La démarche de l'auteur nous permet ainsi de comprendre la trame historique d'un désir d'égalité et d'émancipation inscrit dans des mouvements et des luttes qui ne peuvent être saisis en dehors de l'approche sociohistorique, laquelle nous conduit sur les voies de la traite transatlantique, de la violence coloniale européenne, et des représentations dépréciatives et infériorisantes des peuples africains véhiculées par un regard eurocentriste. Elle fait ressortir également que le mouvement panafricaniste est tributaire des idéologies modernes comme le républicanisme, le libéralisme ou le socialisme, issues en grande partie de l'héritage des révolutions bourgeoises, concomitantes de l'industrialisation capitaliste.

Toutefois, le panafricanisme est aussi à inscrire dans les projets politiques de libération nationale de la période de la décolonisation. En ce sens, il est aussi une affaire de projets étatiques. On pense par exemple ici au modèle ghanéen de Kwame Nkrumah, proche ami du père du panafricanisme, le caribéen George Padmore, avec qui il organisa la première conférence des États indépendants d'Afrique, en 1958, à Accra.

Africa Unite! est aussi une fresque qui montre que le projet panafricaniste a eu une influence sur la production cinématographique, intellectuelle, voire musicale (blues, afro beat, funk, reggae). Le livre permet ainsi de



prendre la mesure d'un mouvement ayant imprégné des parcours autant individuels que collectifs. Ce qui fait du panafricanisme une histoire de circulation des êtres humains, des idées et des luttes (p. 245).

Le livre est aussi une importante contribution au débat sur la négritude, notamment par la lecture qu'il nous propose de l'œuvre de Frantz Fanon, Lamine Senghor, Léo Sajous ou des sœurs Andrée et Paulette Nardal. L'auteur montre bien que le mouvement de la négritude est fondé sur la contestation de la domination blanche et occidentale, et a apporté à l'intelligentsia noire une nouvelle conscience de son rôle dans l'histoire (p. 98).

Le panafricanisme a donc d'abord été un «pan-négrisme», un sentiment de solidarité entre les Noirs déportés aux Amériques dans le cadre de la traite transatlantique. Ce crime contre

l'humanité a accompagné l'essor du capitalisme. Et c'est ce système qui est à l'origine de la division internationale du travail dans laquelle s'insère aujourd'hui de façon asymétrique le continent africain.

Quoi qu'il en soit, depuis le Maghreb avec ce qui a été appelé le Printemps arabe, nous avons assisté récemment à la réhabilitation, à l'échelle continentale, de l'impératif révolutionnaire initié par ses luttes de décolonisation entravées par l'impérialisme. Les panafricanistes ne doivent toutefois pas perdre de vue que ce qui intéresse l'ordre mondial, c'est l'Afrique sans les Africains. Pour le capital international, le continent africain est un territoire géographique plein de ressources. Point. Et c'est contre cette idée que l'Afrique doit résister: non pas seulement en refusant de se soumettre à ce pillage, mais en s'organisant de façon plus autonome et endogène. Le panafricanisme

recèle des intuitions fécondes pour cheminer vers cet horizon d'une «Afrique combattante» (p. 286).

MOULOUD IDIR

DESTIN DE FEMMES EN GUADELOUPE

André et Simone Schwarz-Bart
L'ANCÊTRE EN SOLITUDE
Paris, Seuil, 2015, 240 p.

Ce roman inédit d'André Schwarz-Bart, décédé en 2006, co-signé avec son épouse et inspiratrice guadeloupéenne, Simone Brumant – qui en livre aussi la préface – complète une longue série de chroniques familiales antillaises qui a débuté avec *Un plat de porc aux bananes vertes* en 1967. Il couvre les années du rétablissement de l'es-

Maîtrise en études du religieux contemporain



- Occasion unique d'acquérir des connaissances sur le religieux contemporain directement en lien avec son projet professionnel
- Comprendre le fonctionnement de nos sociétés à la lueur des facteurs religieux qui les influencent
- Formation offerte à distance, à Longueuil et à Sherbrooke

Plusieurs cheminements :

- Recherche
- Cours avec essai
- Cours avec stage (de type intervention dans son milieu de travail)

USherbrooke.ca/fater/etudes-superieures

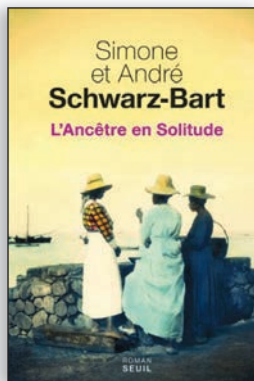
 UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE | Voir au futur



clavage en Guadeloupe, en 1804, et se termine 50 ans après l'irruption du mont Pelé qui détruit Saint-Pierre, en 1953. Se succèdent ainsi trois générations de femmes: d'abord Solite, fille d'esclave, qui sera baptisée sous le nom de Louise, puis sa fille Hortense et enfin la fille de celle-ci, Mariotte, rescapée des totalitarismes colonial et nazi, qui mourra dans un asile parisien, dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

On retrouve avec délectation ce qui caractérise la plume d'André Schwarz-Bart: l'art du portrait et l'exploration de la psyché tourmentée et tout en nuances des personnages, notamment la vie malheureuse des Noirs et des Blancs des Antilles du XIX^e siècle.

Parmi la population blanche de l'île, il y a une certaine Madame de Montaignan, une veuve malheureuse qui se réfugie dans le rhum et la messe. Produit de son temps, dévouée à la parole d'Église, dévote et indifférente à la souffrance de son «cheptel d'esclaves», mais dégoûtée par la cruauté de son défunt mari à l'égard de ses «biens meubles», elle remplacera sa chienne par «une petite chose noire [dont] il émanait des cris menus, des sortes de piailllements» (p. 32-33). C'est Solite, le fruit du ventre de Solitude – personnage clé d'un roman précédent, *La Mulâtresse Solitude* (1972) –, exécutée au lendemain de la révolte d'esclaves contre les soldats français venus



rétablir l'esclavage sur ordre de Napoléon, en 1804. Solite est une *câpresse* – nom donné à une enfant née d'une mulâtre et d'un Noir. Affamée de tendresse et d'affection, elle grandit comme un animal sauvage domestiqué, sans apprentissage de la parole (le créole viendra tardivement). Elle devient un être fragile, cherchant «sa place exacte sur terre», motif qui traverse de part et d'autre les romans schwarz-bartiens. La quête identitaire est en effet hautement hasardeuse dans le contexte esclavagiste et postcolonial où le rapport entre colonisé et colonisateur reste grippé à un racisme tenace.

Dans ce roman, l'auteur privilégie la réflexion sur la fonction de la religion dans l'univers des plantations. Imposée aux Noirs, celle-ci est censée donner un sens et une orientation à ces vies «en lambeaux». Chaque esclave a par conséquent une âme superstitieuse qui redoute par-dessus tout les apparitions du Diable et de ses démons acolytes. Les ravages de la foi sur les esclaves sont aussi redoutables que ceux du rhum qui coule à flots.

L'intérêt soutenu de Schwarz-Bart pour l'histoire et l'anthropologie se confirme encore ici, lui qui dès son premier roman, *Le Dernier des Justes* (prix Goncourt 1959), s'est penché sur ses origines franco-polonaises et juives et sur les comportements collectifs dans les situations extrêmes de l'époque (déportation, servitude, fascisme).

Comme dans les autres récits antillais, le lecteur éprouve le tourment intérieur et le silence de l'esclave récalcitrant, ainsi que le mutisme de tant d'anonymes qui ont souffert le joug de l'esclavage dans les colonies françaises d'Amérique. L'existence de l'esclave y était à ce point insupportable que plus d'un se jeteront dans la démence pour s'en évader.

Un mot sur les raisons de la réapparition posthume d'André Schwarz-Bart. Depuis l'accueil tiède réservé à son cycle antillais, il s'était considéré comme un écrivain «naufagé», laissant inachevés de nombreux romans et pièces de théâtre. En les redécouvrant grâce à sa femme – elle en a déjà fait paraître un autre, *L'Étoile du matin* (2009) –, nous comprenons mieux que l'écrit était pour lui un moyen de se délester un peu d'un lourd fardeau: la tragédie de la Shoah, qu'il vécut dans sa chair, et celle de l'esclavage et de la colonisation, qu'il avait incorporée par solidarité.

KATHLEEN GYSSELS

Notre dernier numéro : Notre Père

NOTRE PERE

qui es aux cieux,
que ton nom soit
sanctifié

La spiritualité en dialogue avec la culture contemporaine

Cahiers
de spiritualité
ignatienne

3 numéros par an

(418) 653-6353
cahiersi@centremanrese.org
www.centremanrese.org